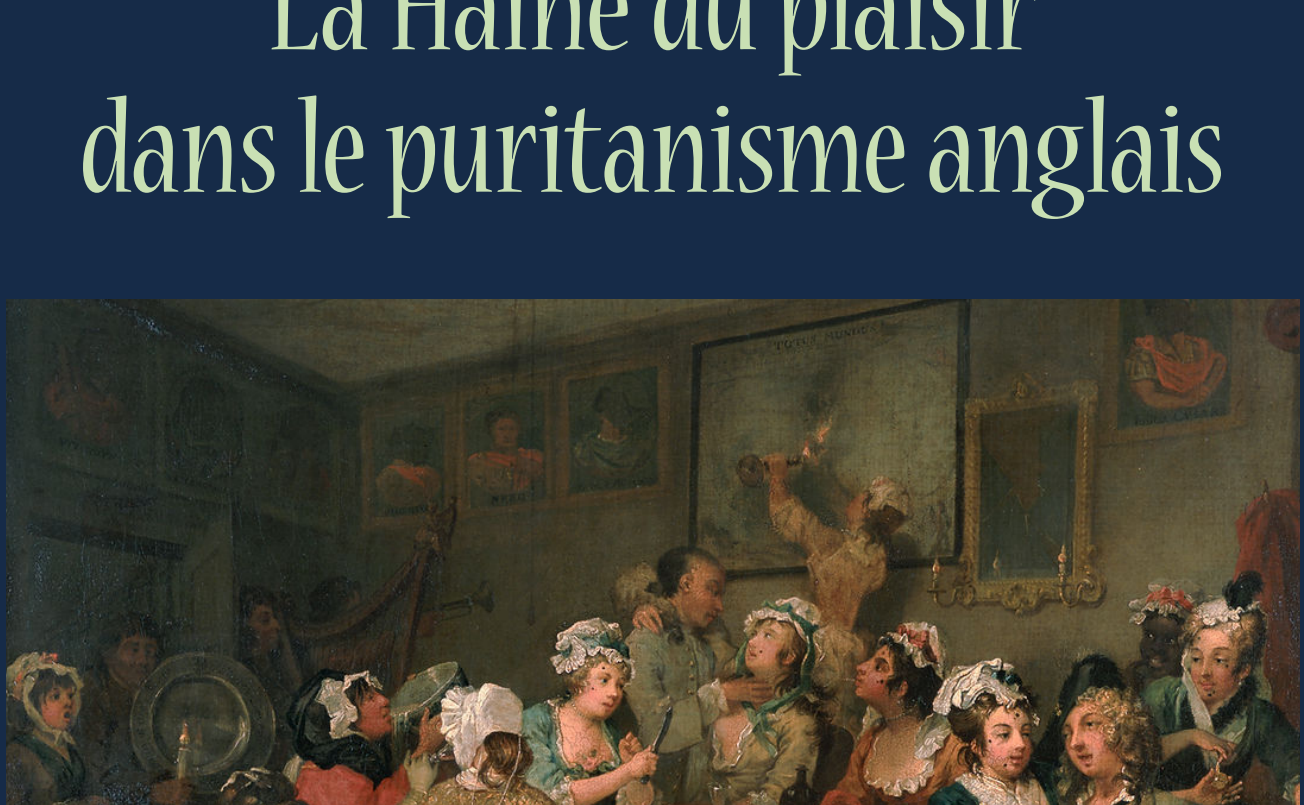
Leonora C. Herbert

La Haine du plaisir dans le puritanisme anglais



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

William Hogarth (1697-1764) *Carrière d'un roué* III : *Orgie* (1732-1735), Sir John Soane's Museum, Londres, Angleterre.

LA HAINE DU PLAISIR DANS LE PURITANISME ANGLAIS

I

STENDHAL a dit : « Mohammed fut un puritain ; il voulut proscrire les plaisirs qui ne font de mal à personne. » C'est là, en effet, l'idée que l'on se fait en général du puritain : un homme grave et austère, d'une morale sévère et même revêche, s'interdisant tout plaisir, toute gaieté même, si innocente soit-elle, et condamnant tous ceux qui jouissent de la vie ; en un mot, un rigoriste, quand ce n'est pas un hypocrite.

Cependant, à la réflexion, il semble qu'il y ait bien autre chose dans le puritanisme ; il peut même sembler que ce portrait du puritain soit tout extérieur, et ne résulte que d'une observation bien superficielle. Le puritanisme constitue surtout, dira-t-on, un ensemble de croyances religieuses, assez diverses, à la vérité, mais nettement apparentées entre elles. C'est une certaine forme du protestantisme, commune à des sectes nombreuses, et caractérisée par des dogmes théologiques particuliers. L'attitude morale et sociale n'en serait qu'un contrecoup, qu'une conséquence lointaine et secondaire ; l'essentiel du puritanisme serait dans ses doctrines plutôt que dans la morale qui en découle.

Et cependant, à y regarder de plus près, à étudier les pays où domine le puritanisme, c'est-à-dire l'Angleterre, l'Écosse, les États-Unis d'Amérique, on constate que ce qui les fait traiter de puritains, c'est bien moins leurs croyances religieuses qu'un certain point de vue en morale, une certaine attitude à l'égard de la vie. Les dogmes théologiques sont très divers dans ces pays ; non seulement les sectes protestantes affichant des doctrines fort variées s'y rencontrent en grand nombre, mais nous y trouvons aussi des catholiques et des libres penseurs. Le puritanisme moral est beaucoup plus répandu que le puritanisme théologique, et l'on peut se demander si celui-ci est bien l'unique, et même la principale cause de celui-là. Les caractères constans du puritanisme sont en effet cette terreur, cette haine même de tout plaisir. Proscrire « les plaisirs qui ne font de mal à personne, » voilà bien, semble-t-il, l'élément essentiel, ou du moins l'élément le plus général du puritanisme. Car cet élément persiste de façon étrange, et se rencontre là même où il n'est pas fondé sur une doctrine religieuse. Il domine si bien toute la race dans les pays où il s'est installé, qu'on le retrouve comme un élément distinctif du caractère national. L'agnosticisme et l'athéisme comptent beaucoup d'adhérens en Angleterre, et il est assez curieux de remarquer que ces libres penseurs, détachés de tous les dogmes religieux, conservent une morale non seulement chrétienne, mais nettement puritaine. Cette crainte du plaisir les poursuit ; ce rigorisme est devenu un élément constitutif de leur nature, et ils ne peuvent plus s'en affranchir. D'autre part, on remarque la même chose dans le catholicisme anglais. Tels catholiques anglais, habitant Paris, en conservent si bien l'empreinte, qu'ils traitent la littérature française d'immorale, et osent à peine aller au théâtre !

Quelle que soit donc la croyance religieuse, nous rencontrons partout en Angleterre cette haine du plaisir, et, pour la dénommer d'un seul mot, nous nous permettrons de l'appeler « hédonéphobie » par analogie avec les phobies de la pathologie mentale. Certes, il ne faudrait pas donner ici au terme « phobie » toute sa valeur médicale, et si nous considérons l'hédonéphobie comme une maladie nationale en Angleterre, il ne faut, bien entendu, voir là qu'une analogie et non pas un véritable trouble mental. Parfois pourtant, l'hédonéphobie a quelque chose d'un peu morbide. Comme chez la plupart des mystiques et des fanatiques, on rencontre même de véritables névroses chez quelques-unes des personnalités puritaines les plus remarquables : Bunyan avait des hallucinations auditives, et Cromwell était hypocondriaque. Mais sans aller jusqu'à dire qu'il y ait vraiment quelque chose de pathologique dans l'hédonéphobie puritaine, il faut avouer que certains traits qui caractérisent la nation anglaise, – méfiance à l'égard de la beauté, mépris pour les jouissances sensuelles et artistiques, pruderie au sujet de tout ce qui se rapporte à l'amour, préoccupation continuelle quant à la valeur morale des actions, – la rendent quelque peu anormale. Là où le puritanisme n'a pas formé des fanatiques, des volontés énergiques et violentes, il a fait une race de scrupuleux, de gens qui sont toujours à se demander s'ils font bien ou mal. Ils interrogent leur conscience là où elle n'a rien à voir, font intervenir la morale dans les actions les plus indifférentes de la vie, se torturent de doutes religieux et moraux, et se croiraient en état de péché mortel s'ils prenaient plaisir à quoi que ce fût. Cette hantise du péché, cet excès de scrupules et de doutes, cette peur instinctive du plaisir, sont bien près des phénomènes qui caractérisent le « délire du scrupule. » Cela peut aller jusqu'à la folie, comme chez le poète Cowper ; le plus souvent, ce n'est qu'un trait assez général du caractère national, et nous allons essayer de montrer, d'abord, que celle hédonéphobie est sinon l'élément primitif, du moins l'élément dominant du puritanisme, puisqu'il se maintient le plus généralement et survit à tous les autres ; ensuite, que c'est un caractère national plutôt que religieux.

On dira que, dans tous les cas, le puritanisme est issu du protestantisme et lui est postérieur ; nous croyons au contraire que certains élémens du puritanisme moral préexistent dans la race, rendant possible le développement du puritanisme proprement religieux, et y prédisposant les esprits. Il y a évidemment action et réaction, et si le tempérament anglo-saxon, avec son célèbre « spleen, » prépare le terrain pour la floraison de dogmes désespérans, ceux-ci, à leur tour, conduisent à une morale triste et résignée, à une éducation d'où est banni le plaisir, le culte même de la beauté. Par tempérament, par éducation, par habitude même, les idées puritaines sont ancrées dans le caractère anglais. Les divers élémens s'enchaînent et réagissent si bien les uns sur les autres que l'homme se trouve emprisonné dans le puritanisme. S'il s'affranchit des croyances qui seules fondent logiquement une pareille morale, il se trouve encore asservi à elle, soit par son tempérament, soit par son éducation.

Si l'on voulait faire la psychologie complète du puritanisme, il serait impossible de se borner à l'examen d'un élément unique, et l'on peut trouver arbitraire et artificiel d'isoler ainsi ce que nous appelons l'hédonéphobie ; mais si l'on reconnaît que cet élément, pour n'être logiquement ni le premier, ni le plus important, n'en est pas moins le plus général, le plus caractéristique, et celui dont les effets s'étendent le plus loin, il semble que l'étude en soit justifiée.

II

SI L'ON ÉCARTE le point de vue proprement théologique du puritanisme pour en considérer le côté moral, il apparaît comme une sorte d'ascétisme. Quels en sont donc à cet égard les caractères particuliers, et peut-il se distinguer des formes d'ascétisme recommandées par d'autres philosophies et religions ?

Jusqu'à un certain point, il coïncide forcément avec elles, toutes les philosophies aprioristes et toutes les religions de renoncement enseignant plus ou moins la fuite ou tout au moins le mépris du plaisir. Mais nulle part il n'est considéré comme aussi complètement et nécessairement mauvais que dans le puritanisme. Tous les mystiques le condamnent comme nuisant à l'élévation de l'âme vers Dieu : embarrassée de soucis terrestres, elle ne peut s'épurer pour s'élever à lui. Il en est de même chez les bouddhistes, dont la morale n'est pas très éloignée de celle du christianisme. Bien plus, tout un courant de philosophie païenne soutient les mêmes idées. Du mystique Platon au rationaliste Kant, tous les moralistes qui proposent à l'homme le bien comme fin de l'activité, le devoir comme loi morale, se rencontrent avec les philosophes religieux, qu'ils soient bouddhistes ou chrétiens. Tous ont un ennemi commun : la recherche du plaisir, l'hédonisme, représenté par les divers systèmes naturalistes d'Épicure à Spencer. Or, la morale puritaine n'est qu'une forme de la morale chrétienne qui appartient au grand groupe des morales aprioristes, rationnelles et mystiques. S'en distingue-t-elle en quelque façon ? A-t-elle des caractères propres, des traits particuliers qui permettent de l'isoler ? Remarquons tout d'abord que, si les philosophies rationnelles condamnent le plaisir en général, ce n'est pas parce qu'elfes réprouvent ce qui est agréable, mais pour de tout autres raisons.

D'ailleurs elles ne condamnent pas indistinctement tous les plaisirs, et c'est déjà là une différence avec le puritanisme. Ce qu'elles condamnent, ce sont les excès de toute sorte, les plaisirs et les passions qui peuvent distraire l'homme de sa fin morale, ou qui lui enlèvent la maîtrise de soi : d'où la sévérité pour les plaisirs sensuels, tandis que les joies de l'esprit et du cœur sont exaltées, – les Stoïciens allant jusqu'à identifier en fin de compte le bonheur et la vertu. Le plaisir, disent-ils, n'est pas mauvais en soi, mais seulement en tant que nuisible à l'individu ou à la communauté ; on ne doit pas le rechercher pour lui-même, il ne doit être que la conséquence d'une activité bien ordonnée. Pour les religions telles que le bouddhisme et le christianisme, d'autres idées entrent encore en jeu. Les religions ne se contentent pas d'une vie vertueuse, elles exigent héroïsme, ce qui exclut le plaisir comme étant au moins indifférent, quand il n'est pas dangereux en amollissant la volonté. Et surtout, tout ce qui n'est pas Dieu et tout ce qui détourne l'homme de sa contemplation et de son amour, est à éviter. Pascal en vint à délaisser la géométrie parce qu'elle le distrayait de Dieu, et les grands mystiques catholiques se flagellaient, se mortifiaient de toutes manières pour détruire en eux les faiblesses de la chair et l'orgueil de l'esprit qui s'interposaient entre eux et leur idéal divin. Les moralistes repoussent donc le plaisir quand il est avilissant ou coupable, quand il constitue un danger pour l'individu ou pour la société, quand il n'est pas élevé et désintéressé ; les religions l'excluent comme éloignant l'homme de Dieu. La particularité du puritanisme consiste à le condamner en tant que plaisir. Le plaisir pour lui est coupable en lui-même, en tant que plaisir ; non parce qu'il peut avilir l'homme, nuire à autrui ou offenser Dieu, mais parce qu'il est agréable. Cette idée est tout à fait curieuse et propre à l'état d'esprit que nous appelons puritanisme. Elle procède d'une conception particulière du péché et de la nature humaine. L'homme est mauvais depuis le péché originel ; il n'a que des instincts coupables, des goûts pervers, et ce n'est que la grâce arbitraire et imméritée de Dieu qui de toute éternité prédestine au salut quelques rares élus. Tout ce qui est naturel à l'homme est forcément mauvais ; tout ce qui plaît à cet être corrompu doit donc être condamnable. Il faut le dépouiller de tous ses instincts ; il faut se méfier même des tendances qui peuvent sembler bonnes, ce sont des leurres, des pièges du démon. La beauté plaît à l'homme, elle est donc mauvaise, et il faut la fuir partout et toujours, qu'elle s'incarne dans la femme ou dans les monumens de l'architecture religieuse. Fuyons donc l'amour et détruisons les œuvres d'art. Ce qui plaît à l'homme ne saurait plaire à Dieu ; les belles églises, les belles cérémonies religieuses, tout cela vient de Satan. Car celui-ci joue un très grand rôle dans cette religion toute de terreur et d'effroi. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui rend pieux l'être dégradé qu'est l'homme, c'est bien plutôt la peur du diable. Aussi le puritanisme n'a-t-il rien du caractère tendre et consolateur du catholicisme. Ce n'est pas l'espoir du ciel qui inspire ces sectateurs farouches, c'est la crainte de l'enfer. Un Anglais, homme d'esprit, disait que la principale différence entre l'Église catholique et l'Église anglicane consistait en ce que celle-là dit : « Venez et soyez sauvés, » tandis que celle-ci s'écrie : » Allez-vous faire damner. » C'est des puritains surtout que cela est vrai, et à nul mieux qu'à eux ne convient le mot dont *stace* caractérise la religion des hommes primitifs :

> *Primun in orbe deos fecit timor.*

L'homme doit trembler devant Dieu, – un Dieu plus juste que charitable, plus terrible que bon. Et surtout, il doit se méfier de tout, de lui-même et d'autrui, de la vie et de ce qui la rend belle et agréable. Car l'esprit du mal veille partout et toujours, en nous et autour de nous, et se sert de tous les moyens pour entraîner l'homme à sa perte. Les jouissances intellectuelles mêmes viennent du démon ; c'est l'orgueil de l'homme qui le pousse à la recherche de la vérité, c'est sa sensualité qui lui fait créer des œuvres de beauté. Les joies du cœur lui sont même interdites : l'amitié, les affections de famille lui sont naturelles, partant dangereuses, puisque tout en lui est irrémédiablement mauvais. Qu'il prenne donc garde à trouver du plaisir en quoi que ce soit, même en ses bonnes actions, même en ses exercices religieux. Être vertueux avec joie, pour les puritains, ce n'est pas être vertueux, puisque c'est l'être naturellement. « S'il n'y avait pas de difficulté à pratiquer la vertu, dit l'évêque Wilson, elle se distinguerait à peine d'une sorte de sensualité. » Seuls l'effort, la contrainte sont méritoires ; seules les actions déplaisantes trouvent grâce à leurs yeux, et, plus que tous les autres, le plaisir esthétique leur paraît dangereux.

Loin de condamner la beauté en elle-même, l'Église catholique cherche à la faire servir aux intérêts de la religion. Elle adapte la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture à ses besoins spirituels. Elle donne droit de cité aux riches étoffes, aux pierreries, à l'encens, en les consacrant à la gloire de Dieu. Elle adopte les vieilles fêtes païennes en les rebaptisant, et ne trouve pas déplacé qu'un Raphaël idéalise les traits de sa maîtresse pour représenter la Sainte Vierge. Même le plus frivole des arts, la danse, contre lequel tonnent les prédicateurs puritains, est converti *ad magnam Dei gloriam* dans la jolie légende du *Jongleur de Notre-Dame*. Le protestantisme, à plus forte raison le puritanisme qui en est l'exagération, n'a rien de si compréhensif, rien de « catholique », pourrait-on dire sans jeu de mots en employant ce terme dans son vrai sens d'universel. Tout ce qui se trouve en dehors de ses limites étroites, il le traite d'idolâtre et le supprime.

Enfin, dernier trait qui distingue les puritains des ascètes catholiques ; ceux-ci s'imposent surtout à eux-mêmes les privations et les mortifications, ceux-là en veulent toujours au prochain. Un de leurs partisans, parlant des prédicateurs du XVIIe siècle, dit qu'ils « se rendaient populaires en prêchant contre les péchés de la cour, ce qui enchantait le peuple qui n'avait pas de part à de tels péchés. » Ils dénoncent les fautes des autres plutôt que de se mettre en garde contre les leurs, et le poète satirique royaliste[1] n'exagère guère en disant de ses adversaires politiques que, pour compenser les péchés qu'ils aiment à commettre, ils condamnent ceux qui ne les tentent pas. C'est les accuser nettement d'hypocrisie.

III

LE PURITANISME moral se distingue donc des autres formes de l'ascétisme philosophique et religieux en ce qu'il est la haine du plaisir en tant que plaisir, et il se fonde logiquement sur la théologie protestante. Mais la psychologie contemporaine enseigne que l'explication logique d'un fait ne suffit pas, qu'elle peut provenir de la tendance de l'homme à se donner de toutes choses une raison intellectuelle, et qu'il ne faut pas exagérer ce besoin d'intelligibilité. Au-delà de l'explication logique qui satisfait notre raison, et qui a longtemps paru suffisante aux psychologues rationalistes et idéologues, la science nous apprend qu'il faut chercher autre chose ; car la cause véritable, ce qui détermine le système philosophique ou l'attitude morale, c'est toujours en dernière analyse un état physiologique. Il est possible que l'idée à son tour réagisse sur le corps, que la théologie puritaine crée en partie sa morale, mais la première n'existerait pas sans une cause physiologique profonde. Il est vrai que l'on voit généralement une morale survivre aux doctrines philosophiques ou religieuses qui la fondent logiquement, témoin la morale chrétienne qui persiste chez Kant et la transposition de certains élémens catholiques dans le système d'Auguste Comte. C'est que la morale étant, quoi qu'on en dise, affaire de sensibilité et d'instinct plutôt que de raison, les croyances peuvent changer sans modifier nécessairement les habitudes d'action, surtout lorsque celles-ci sont essentiellement sympathiques au caractère de la race. Il semble qu'il en soit ainsi pour l'Angleterre : c'est à peine un paradoxe de dire qu'elle était puritaine avant d'être protestante.

Certes, avant la Réforme l'hédonéphobie n'est pas encore une doctrine, mais c'est déjà une tendance profonde de la race qui n'attend que l'occasion pour se formuler en théorie. Cette occasion se présentera avec l'éclosion du protestantisme, qui fleurira rapidement sur ce sol approprié. Si, comme le dit Taine, la tristesse des Saxons et de leur climat les préparait au christianisme, elle les prédisposait encore mieux au protestantisme et surtout au puritanisme. Malgré la conquête de l'Angleterre par les Normands, et l'introduction de la langue et de la civilisation françaises, le peuple est toujours resté profondément Saxon, d'abord parce que les Normands constituaient une infime minorité qui ne forma guère que l'aristocratie du pays conquis, ensuite parce qu'ils avaient au fond la même origine germanique ou plutôt scandinave que les Saxons, de sorte que l'union s'est faite assez vite. Indépendance, énergie, préoccupations morales et religieuses d'une part, avec cela, une certaine brutalité, un tempérament froid, l'absence de besoins esthétiques, ces traits constituent déjà le fond du caractère chez les Saxons et sont toujours restés depuis dans le caractère anglais. Le goût du plaisir fait à peu près défaut ; sauf, par réaction ou par imitation, à certaines époques précises de l'histoire de l'Angleterre. La guerre et la table, c'est-à-dire les excitations violentes et les jouissances matérielles sans aucun caractère intellectuel ni esthétique, ont été au Moyen-Âge les délassemens préférés du peuple. Si la cour connaît les fêtes brillantes, c'est qu'elle les a importées de France ; les Normands ont introduit les tournois, les mœurs chevaleresques ; mais la vie des Saxons reste sombre et pénible. Les doux plaisirs ne sont pas pour eux, ils sont pour l'étranger victorieux. Le pays est pauvre, le climat triste, les Saxons sont en lutte avec les Normands, le peuple avec les seigneurs, les seigneurs avec le roi. De sorte que lorsque enfin l'union se fait, que Saxons et Normands oublient leurs différends pour former la nation anglaise, le caractère farouche et sérieux demeure dominant. La cour s'amuse, à l'imitation des cours étrangères ; mais l'Anglais, d'origine saxonne surtout, ne sait pas s'amuser. Selon le mot attribué à Froissart, « les Angloys s'amusent moult tristement[2]. »

Cela était déjà vrai au Moyen-Âge, comme le prouve encore le vieux dicton *angliça gens, optima flens, pessima ridens,* et l'est devenu davantage après la Réforme, qui a sans doute dû son rapide succès en Angleterre à ce trait du caractère national. La foi intérieure, l'examen personnel, la révolte du bon sens contre les miracles trop merveilleux, et surtout le sentiment du sérieux de la vie, l'horreur de tout ce qui est simplement beau et agréable, c'est-à-dire inutile et frivole, voilà ce que nous trouvons alors. Issu des tendances profondes de la race, le protestantisme se développe rapidement, s'exagère, s'exacerbe, et devient puritanisme. Presque en même temps, l'influence de la Renaissance se fait sentir ; mais la Renaissance ne pousse pas en Angleterre des racines aussi profondes que le protestantisme, auquel elle s'oppose plutôt. Le paganisme, la sagesse antique, le culte de la beauté, séduisent les lettrés, l'aristocratie d'intelligence et de naissance, sans toucher le peuple, auquel il reste même nettement antipathique. Le peuple n'apprécie pas la beauté et les jouissances qui lui sont étrangères, qu'il paye parfois cher sans y participer ; mais sa curiosité s'éveille pour tes questions de morale, pour la Bible, le seul livre qu'il connaisse, et dont la poésie séduit son imagination. Actif d'ailleurs plutôt que rêveur, il cherche aussitôt à mettre ses idées à exécution : il prosélytise, il anathématise, encourage l'austérité, la laideur même, détruit les églises et les théâtres, et toujours pratique, jusque dans sa religion, poursuit en même temps ses intérêts politiques et le salut de son âme.

Réprimés par Marie Tudor, découragés par Elizabeth et les Stuarts, les puritains s'insurgent et se révoltent. Puis, s'étant emparés du pouvoir, ils se mettent à s'entre-déchirer jusqu'à ce que la monarchie rétablie les fasse rentrer dans l'ordre. C'est au cours de cette évolution que l'on voit grandir l'hédonéphobie, et que l'on peut en fixer les traits principaux.

Il convient ici de distinguer l'Église anglicane du protestantisme puritain. « Elle ne proscrit pas le beau, dit Taine, elle conserve plus qu'aucune Église réformée les nobles pompes de l'ancien culte… Par tous ses canaux, elle reçoit l'esprit du siècle. Aussi, entre ses mains, la Réforme peut ne pas devenir hostile à la science, à la poésie, aux larges idées de la Renaissance. » Forme mitigée du catholicisme, catholicisme sans pape, l'Église anglicane convient surtout à la cour, aux gens du monde, aux lettrés. Le peuple exige une réforme plus radicale, et, s'attachant aux dogmes de Calvin, les pousse à leurs conclusions extrêmes, chacun selon les besoins de son intelligence et de son tempérament. D'où les sectes innombrables, toutes plus ou moins puritaines, qui se formèrent rapidement et se partagent encore aujourd'hui l'Angleterre. En France, au contraire, le protestantisme semble avoir été surtout une affaire de raison, une question intellectuelle ; il semble être en opposition avec le tempérament de la nation, un accident dans son histoire. Il en est de même pour le jansénisme, que Sainte-Beuve a appelé « ce puritanisme dans le catholicisme. » Le Français est d'un naturel trop gai, il est surtout trop sensible à la beauté sous toutes ses formes, pour se complaire à ces doctrines. En Angleterre, elles s'accordent avec les besoins populaires et s'épanouissent rapidement.

IV

SI L'ON CHERCHE à tracer le portrait du puritain, la première chose qui frappe chez lui est le costume, et ce signe est déjà important. Il est vrai que les protestans de tous pays se sont fait remarquer, au moment de la Réforme, par leur mise sombre et sévère, mais nulle part on n'a été aussi loin qu'en Angleterre et en Écosse : costume noir, de forme disgracieuse, à peine égayé par une collerette blanche et raide, chaussure lourde, cheveux courts et plats, d'où le surnom de « têtes rondes » *(round-heads)* donné aux puritains. William Prynne a fait tout un traité pour condamner les cheveux bouclés du parti royaliste. Il dit expressément que « la beauté est une chose inutile et superflue, » et les expressions énergiques dont il se sert pour flétrir la jolie coiffure de l'époque de Louis XIII et de Charles Ier méritent d'être citées. Ces boucles sont, dit-il, des ornemens « coupables et illégitimes, signes d'infamie, de vanité, de lasciveté et de honte », et devraient être odieuses à tout bon chrétien. La coiffure des femmes n'est pas épargnée non plus. L'évêque Hall parle des modes féminines avec la plus grande sévérité ; il rejette d'ailleurs la faute sur l'imitation de l'étranger, et attribue indistinctement les méfaits du corset et l'usage de la poudre de riz aux « dames françaises mal faites » et aux « perverses courtisanes de l'Italie. » Sans doute les prédicateurs n'ont manqué nulle part de s'élever contre le luxe du costume féminin, mais nul ne l'a fait avec autant d'amertume que les puritains. C'est qu'au fond ils haïssent la femme, qui représente essentiellement pour eux le péché, c'est-à-dire la beauté et l'amour. John Knox ne voit en elle que « vêtemens superflus, et orgueil puant, » et jamais le beau sexe n'a eu de pire ennemi que l'adversaire sans pitié de l'infortunée Marie Stuart. À cet égard, les puritains égalent, dépassent même, les solitaires de la Thébaïde : ils condamnent partout et toujours toute beauté, personnelle et impersonnelle, comme dangereuse et déplaisant à Dieu.

---

[1] Samuel Butler, *Hudibras.*

[2] Ce mot n'est pas dans Froissart, quoique, très fréquemment cité, il lui soit toujours attribué. On le retrouve dans *Classical and Foreign Quotations,* par Francis H. King M. A. ; l'origine n'a pu en être découverte.

« Nous autres Allemands, dit Luther, nous nous gorgeons de boisson jusqu'à nous crever, tandis que les Italiens sont sobres. Mais ce sont les plus impies des hommes. » Les puritains d'Angleterre pourraient dire de même ; pour les races germaniques la chasteté est l'unique vertu qui s'oppose à la sensualité ; trop manger et trop boire ne sont pour eux que péchés véniels, qui ne comptent même pas, n'ayant pas de caractère esthétique. C'est comme si l'absence de tout élément intellectuel épurait pour eux la jouissance : aussi la quantité leur importe-t-elle plus que la qualité, ils sont plus gourmands que gourmets. La simple satisfaction des sens les laisse assez indifférens, pourvu qu'aucune importance n'y soit attachée, qu'aucune idée surtout esthétique ne vienne s'y joindre. Hall s'emporte contre ces festins « où l'odorat se plaît autant que le goût, et l'œil autant que l'un ou l'autre. »

Pour ce qui est des rapports des sexes, ils sont intraitables contre une beauté séductrice, contre une belle passion ; ils lapideraient Aspasie, Marie Stuart ou mademoiselle de Lespinasse. D'autres péchés, plus grossiers à nos yeux, sont plus ou moins tolérés ; la galanterie ne l'est pas. Bunyan fut ivrogne et n'en marqua pas trop de repentir, mais il faut voir la violence avec laquelle il se défend contre l'accusation d'adultère, allant jusqu'à dire que, sauf par la différence du costume, il ne saurait qu'il existe au monde d'autre femme que la sienne. Et Bunyan, voyant une mauvaise intention dans les actes les plus simples de la vie, répudie la société des femmes au point qu'il ose à peine serrer la main de l'une d'elles. Quant aux expressions dont Knox qualifie Marie Stuart, elles sont intraduisibles. Ailleurs, approuvant une loi nouvelle, il regrette que l'adultère n'entraîne plus le dernier supplice. En cela les puritains d'Angleterre ont été d'accord avec lui : « La galanterie fut taxée de crime, dit Taine, l'adultère puni de mort. » Aussi tout ce qui pouvait, selon eux, encourager le libertinage, était-il sévèrement proscrit, par exemple la danse. Bunyan parle du regret avec lequel il y renonça, et Knox parlant de « la danse et autres plaisirs de ce genre, propres à exciter les appétits désordonnés », traite ce gracieux passe-temps d'exercice peu convenable aux honnêtes femmes. Prynne aussi condamne la danse comme étant « idolâtre, païenne, charnelle, mondaine, sensuelle et peu séante à des chrétiens » : elle est « incompatible, dit-il, avec la sainteté, la modestie, la tempérance, la gravité et la sobriété que Dieu exige » ; le diable seul en est l'auteur et y prend plaisir.

Avec la danse, le théâtre est le divertissement le plus sévèrement censuré. Il est vrai que la plupart des spectacles de ce genre ont été de tout temps et en tout pays considérés avec défaveur par l'Église et par les gens très pieux. Les *Maximes et réflexions sur la comédie,* de Bossuet, suffiraient à le prouver, et l'évêque de Meaux n'est nullement suspect de puritanisme ; mais les déclamations des énergumènes du XVIIe siècle en Angleterre sont autrement violentes. L'infatigable Prynne, l'auteur de tant de pamphlets, n'a pas manqué de faire sur la question un gros traité intitulé : *Histrio-mastix.* Les expressions dont il flétrit ceux qui aiment le théâtre (pour les acteurs, c'est encore pis !) valent celles qu'il applique à ceux qui aiment la danse ; il les traite de monstres d'impiété, d'athées, de Judas, de meurtriers de leur âme, et appelle les théâtres « diaboliques ».

Certes, Nicole n'est pas tendre pour les spectacles ; il traite les poètes dramatiques d'« empoisonneurs des âmes » ; il appelle les théâtres des « écoles du vice ». Nicole est cette chose rare, un Français puritain ; pourtant jusque dans ses expressions les plus fortes, il garde une mesure que ne connaissent pas les pamphlétaires anglais.

Ces divertissemens, toujours coupables aux yeux des puritains, le sont doublement le dimanche, le jour du seigneur. En cela les puritains sont d'accord avec Bossuet, aux yeux duquel l'institution du sabbat est destinée à consacrer entièrement un jour à Dieu, mais qui certainement n'a pas prévu ce que pourrait être l'ennui effroyable du dimanche anglais. En 1618, Jacques Ier publia une déclaration, connue sous le nom de *Livre des Sports,* qui excita violemment l'indignation des puritains. Elle permettait certains divertissemens tels que la danse et le tir à l'arc, après les offices le dimanche, à ceux-là seuls qui y avaient assisté, mais elle interdisait le jeu de boules et les combats de chiens et d'ours. « Ceci dut faire de la peine à tous les gens sérieux, dit un historien partisan du puritanisme, car le mépris du dimanche ruine la moralité du peuple. » Aussi les puritains, dans leurs œuvres et dans leurs sermons, donnent-ils des exemples de punitions effroyables subies par ceux qui profanent le « jour du seigneur ». Les cas de mort subite pour ceux qui se divertissent, qui voyagent ou qui dansent le dimanche sont innombrables. William Prynne en cite cinquante-trois, parmi lesquels cinq jeunes gens qui se sont noyés pour avoir voulu nager ce jour-là. John Bunyan raconte longuement qu'un sermon sur l'observation du dimanche le bouleversa et le remplit de remords. C'était le matin, il était à jeun, et il prit la résolution de ne plus se permettre ses divertissemens habituels le dimanche. Cependant, une fois qu'il fut rentré chez lui, qu'il se fut reposé et qu'il eut pris quelque nourriture, l'impression faite sur son imagination se dissipa un peu et il retourna à ses jeux. Mais, au moment de lancer sa balle, il entendit une voix qui lui disait : « Veux-tu laisser tes péchés et aller au ciel, ou garder les péchés et aller en enfer ? » épouvanté, il abandonna ces distractions : toutefois il lui fallut au moins un an pour se résoudre à renoncer à la danse.

Sous le régime des puritains, le jour du repos hebdomadaire est devenu un jour d'ennui et de tristesse en Angleterre ; « mais il y eut un pays où les pasteurs puritains réussirent à mouler également le caractère et les habitudes de la nation et à disséminer leurs doctrines dures et sombres à travers toutes les classes de la société ». En Écosse, « pays où l'intelligence était engourdie et paralysée par ces terribles sujets de contemplation, où presque toutes les formes d'amusement étaient supprimées [3]... » le dimanche fut, et est encore, paraît-il, autrement ennuyeux qu'en Angleterre. L'évêque Gilbert Burnet, protestant convaincu, parle ainsi du séjour de Charles II parmi les « *covenanters* » : « Charles se contraignit donc à faire le grave, autant qu'il le pouvait. Il assistait à quantité de prières et de sermons que l'on faisait quelquefois d'une grande longueur... On ne permettait pas au roi de prendre seulement l'air le dimanche ; et si l'on s'avisait quelquefois de se divertir à la cour, d'y danser, par exemple, ou d'y jouer aux cartes, les réprimandes étaient sévères. » Walter Scott raconte la même chose. D'ailleurs ce ne sont pas seulement la danse et le théâtre qui sont considérés comme coupables ; bien d'autres amusemens alors populaires sont interdits non seulement le dimanche mais tous les jours, et pour les raisons les plus étonnantes. Par exemple les puritains, dit Hume, et Macaulay le répète après lui interdirent les combats d'ours, non pas parce que cela faisait souffrir l'ours, non pas par pitié, mais parce que cela faisait plaisir aux spectateurs. D'autres divertissemens, plus innocens semble-t-il, sont également interdits. George Fox s'en prend aux joueurs de boules, leur reprochant « ce vain passe-temps, » et il fait tout un petit traité à leur intention :

« Voici la parole de Dieu pour vous tous, gens à l'esprit vide et paresseux, qui aimez les sports, les plaisirs, les vains exercices, et les récréations, comme vous les appelez... Était-ce là le but de votre création ?... Les vains plaisirs du monde, tels que le jeu de boules, l'ivrognerie, la chasse, la fauconnerie, et autres divertissemens de ce genre... Et puisqu'on vous trouve vivant dans les plaisirs, vous êtes déjà morts pendant que vous vivez... Repentez-vous ! » Et la même année, 1650, il adresse une lettre à « ceux qui s'adonnent aux plaisirs et à la débauche, les menaçant du sort des villes de Sodome et Gomorrhe ! Un autre s'écrie :

« Là où nous voyons les chiens et les faucons, les cartes et les dés, nous pouvons conclure qu'il y a une âme malade dans la famille » ; et Christopher Feake parle de l'apostasie de ceux qui ont « plus d'amour pour les plaisirs : la chasse, les festins, la musique, les vanités et les divertissemens du monde, que d'amour de Dieu. » Seules les lectures pieuses sont permises : le prédicateur Hugh Peters exhorte sa fille à ne jamais lire que certaines œuvres « édifiantes » qui sont de nature à plonger le malheureux lecteur dans le désespoir, il ne manque pas de lui recommander que ses récréations soient « permises, courtes et rares. » Les voyages mêmes sont considérés comme dangereux. Cromwell écrit : « Nous envoyons nos enfans en France avant qu'ils aient appris à connaître Dieu et les bonnes mœurs, et ils nous en reviennent avec tout le dérèglement de cette nation. » L'évêque Hall fait tout un ouvrage contre les voyages, mettant sur le compte de l'influence de l'étranger, et surtout de l'Italie, tout ce qui lui déplaît chez ses compatriotes.

Parmi les choses que Prynne condamne à l'égal des théâtres, il en est de curieuses, par exemple les étrennes du Jour de l'An et les tableaux dans les églises. Dans son procès, un de ses juges dit de lui qu'il soupire lorsqu'il entend de la musique, et s'évanouit au signe de la croix, et qu'il n'a pourtant pas honte de mentir, de se parjurer et de trahir son roi. La vue d'un surplis lui fait mal, ainsi qu'à bien d'autres, car cette question des vêtemens liturgiques a fait couler beaucoup d'encre et a suscité de violentes polémiques. L'évêque Hooper refusa le premier de porter les habits sacerdotaux, et Fox fut véhément dans ses dénonciations du « costume théâtral. » C'était premièrement parce que cela rappelait le catholicisme, mais c'était aussi et surtout parce que tout ce qui était beau leur paraissait répréhensible. Les belles cérémonies durent disparaître pour faire place à des sermons violens et intolérans ; la musique se tut, les statues furent renversées. Les plus belles cathédrales portent les traces des mutilations. La Révolution française a moins détruit d'églises que le passage des « *Ironsides* » de Cromwell, qui écrit : « Je respecte autant que qui que ce soit la maison de Dieu ; mais les vanités, le bric-à-brac ne font pas honneur à Dieu, les idoles ne le servent pas, et les vitres peintes ne rendent pas l'homme plus pieux. » Les catholiques sont partout traités d'idolâtres, et les choses les plus diverses, les coutumes les plus innocentes sont suspectes de catholicisme, surtout quand on y prend plaisir. C'est ainsi qu'un mets national, toujours servi à Noël depuis des siècles, encourt la condamnation des puritains. On ne voit pas bien en quoi la papauté se trouverait mêlée aux *mince-pies ;* toujours est-il que ce plat, prescrit par la tradition et fort goûté du peuple, fut considéré avec méfiance par ces rigoristes et interdit par eux, précisément parce qu'il plaisait. Ce qui frappe davantage pourtant, c'est de trouver quelque chose d'analogue presque de nos jours. Le littérateur contemporain Edmund Gosse raconte que son père, descendant d'une famille de huguenots exilés lors de la Révocation de l'Édit de Nantes, se refusait à observer les fêtes de l'Église, surtout celle de Noël, et s'indignait tout particulièrement contre le traditionnel *Christmas pudding.* Un hiver, les domestiques osèrent cependant en faire un, dont ils donnèrent un peu à l'enfant. Celui-ci, de santé délicate, ne put digérer un mets si lourd. Il éprouva bientôt de fortes douleurs, et s'élançant dans le cabinet de travail de son père, il s'écria : « Papa, papa, j'ai mangé de la chair offerte aux idoles. – Où est cet objet maudit ? », demande le père. Il suit son fils à la cuisine, s'empare du corps du délit, et va solennellement l'ensevelir dans la caisse à balayures !

On s'étonne de voir pareille folie en plein XIXe siècle ; au XVIIe, de telles choses ne constituent pas une anomalie chez des gens qui ont tous plus ou moins la mentalité d'un Bunyan et d'un Knox. Ce dernier, quoique Écossais, s'est trouvé considérablement mêlé par son rôle politique aux destinées de l'Angleterre. La reine Elizabeth, protestante par nécessité politique plutôt que par conviction, n'aimait guère les puritains ; on dit qu'elle ne pardonna jamais à John Knox son pamphlet sur le gouvernement par les femmes. Dirigé contre Marie Stuart et Marie Tudor, ce pamphlet établissait d'une manière générale que les femmes sont incapables de régner, elle prouvait d'après l'Écriture et les pères de l'Église. Inspiré principalement par sa haine contre le gouvernement alors en vigueur en Angleterre et en Écosse. Knox érigea pourtant sa thèse en maxime générale. Elizabeth ne s'y trompa point ; malgré les dénégations de l'auteur qui soutint sous Marie Tudor que sa thèse était générale et sans application personnelle, et sous Elizabeth qu'il n'en voulait qu'à Marie Tudor, elle sentit bien toute la haine et le mépris des femmes qui perçait dans toutes ses expressions. Ce qui s'y remarque tout autant, c'est l'hypocrisie, et c'est là un trait de la physionomie du puritain qu'il importe de considérer de plus près. Il est trop facile de condamner le puritanisme en bloc comme hypocrisie, de ne voir dans ses manifestations religieuses que simagrées et affectation, dans son attitude morale que pruderie sans sincérité. Évidemment il y a de tout cela, et même assez souvent, car de pareilles doctrines, soutenues par le terrorisme, y conduisent nécessairement. Mais les sincères, les convaincus, les fanatiques sont nombreux. Nous avons un exemple d'hypocrisie manifeste chez Cromwell, semble-t-il, lorsqu'au siège de Tredah, en Irlande, il avoue avoir fait passer au fil de l'épée un millier de personnes qui s'étaient réfugiées dans une église, tandis qu'un peu plus tard il écrit : « Il ne faut pas faire périr les hommes parce qu'ils ne veulent pas adopter notre foi. » Aussi Clarendon et Bossuet n'hésitent-ils pas à voir en lui un hypocrite consommé. Pourtant, il est tant d'occasions où il semble sincère, qu'on hésite à croire à une duplicité toujours calculée et réfléchie ; l'inconscience y a aussi sa part ; mais qui pourrait dire dans quelle proportion ?

Le « *cant* » anglais ne s'exprime pas tout à fait exactement par le mot hypocrisie. C'est souvent, si l'on ose juxtaposer ces deux mots, une hypocrisie sincère, c'est-à-dire le sentiment qu'il est nécessaire et même moral de faire semblant de ne pas voir certaines choses, de cacher à autrui, et jusqu'à soi-même autant que possible, certaines exigences de la nature humaine, quitte à y satisfaire sans en parler, et presque sans se l'avouer à soi-même. Ce que l'on désapprouvé, on se refuse à en reconnaître l'existence ; on ferme les yeux, on les lève même vers le ciel, – ce qui n'empêche pas d'être homme, et même animal, et a simplement pour résultat de maintenir les instincts dans leur grossièreté primitive au lieu de les raffiner en y ajoutant un souci d'esthétique. L'Anglais est en cela exactement le contraire du Français, qu'on a pu appeler un fanfaron du vice. Autant celui-ci se vante de perversités qu'il n'a pas, autant celui-là, même loyal et sincère, cache à lui-même et aux autres ses fautes et ses faiblesses. Cette attitude de sévérité, de décence conduit à une raideur voulue qui devient bientôt une seconde nature. Le puritain se guinde et se raidit en toutes choses ; il ne se contente pas de prendre l'air inspiré ou dévot, de parler d'une voix nasillarde, de supprimer ou de faire semblant de supprimer en lui les parties inférieures de la nature humaine, il supprime tout ce qui est naturel, tout ce qui est humain. S'il éprouve des affections naturelles, s'il ressent de la tendresse pour quelqu'un, il le cache si bien, il supprime si soigneusement toute expression de ses émotions, qu'à la fin il supprime l'émotion elle-même. Bunyan raconte qu'étant en proie à de terribles inquiétudes au sujet de son salut, il s'étonnait de voir des gens qui se laissaient chagriner et abattre par la perle de « biens extérieurs, » tels qu'un mari, une femme, un enfant : « Seigneur, pensais-je, que de bruit pour des choses de si peu d'importance ! » Il est vrai que Marc-Aurèle conseille la résignation en pareil cas, mais le stoïcisme lui-même est autrement humain que le puritanisme. Il suffit à ces puritains de prendre plaisir à quelque chose pour se croire coupables.

Les vieux puritains sont utilitaires en tout, même dans leur religion ; aussi les arts sont-ils délaissés et la littérature presque muette à cette époque. S'ils ont un poète, Bunyan, c'est par hasard ; il cherche à faire œuvre de moraliste, non d'artiste, et s'il trouve le beau, c'est sans le vouloir, et en cherchant l'utile. On ne saurait rien imaginer qui caractérise mieux le puritanisme, que la célèbre description de la *Foire aux vanités,* où Bunyan place pêle-mêle parmi les choses inutiles et pernicieuses tous les biens de ce monde, les nécessités de la vie, la propriété, les métiers, l'existence elle-même, avec les honneurs, les titres, les charges, et englobe dans une même condamnation les plaisirs permis et la débauche, les jeux et la tricherie, le théâtre et l'escroquerie, les affections de famille et l'amour vénal. Tous les plaisirs, toutes les sources de plaisir sont énumérés sans distinction aucune. Quant à Milton, il fut artiste presque malgré lui, et ses préoccupations de parti percent dans la plupart de ses œuvres. Il était nettement puritain, surtout en matière de morale. Contrairement aux idées généralement reçues, il soutenait que l'impudicité est plus grave chez l'homme que chez la femme, et n'aima jamais avant son mariage. Il se maria d'ailleurs trois fois, et rendit au moins deux de ses femmes très malheureuses. Comme tous les puritains, il méprisait et craignait les femmes, ainsi que le témoigne sa conduite envers ses filles. Aveugle, il se servit d'elles comme de secrétaires et de lectrices, leur apprenant à lui lire le grec et l'hébreu, mais non à comprendre ces langues. Lorsqu'elles se plaignirent, il répondit rudement « qu'une langue suffit bien à une femme. » Quant à ses œuvres, elles respirent ses sentimens puritains, et à ne considérer que le paradis perdu, nous y trouvons Adam et Ève travestis en respectable ménage, vertueux, pudibond et ennuyeux !

V

UNE OBJECTION se présente : si le puritanisme est un fait aussi général en Angleterre, que devient-il à la cour de Charles II par exemple, et déjà auparavant à l'époque de la Renaissance ?

C'est qu'ici, comme partout, il y a des exceptions. La nation anglaise est puritaine, mais tous les Anglais ne sont pas puritains. Il n'y a pas trace de puritanisme dans Shakespeare ; il est vrai que Shakespeare était un génie et que le génie ne saurait se renfermer dans les limites d'une secte. Il n'y a guère de puritanisme chez la plupart des écrivains de la Renaissance en Angleterre : la culture antique, le commerce avec l'étranger, leur a ouvert l'esprit et élargi les idées, si bien que, par horreur de l'étroitesse de leurs compatriotes, ils vont souvent par réaction à l'extrême opposé. La Restauration est une réaction, et une réaction très violente, contre le puritanisme. Le fanatisme, la tyrannie religieuse avaient, par leurs exagérations, dégoûté de la morale. Pour faire oublier le puritanisme, on se jeta dans l'orgie et la débauche. Mais si la nation presque tout entière a soupiré d'aise en se sentant délivrée du joug puritain, ce n'est qu'une minorité qui s'est livrée aux excès qu'on reproche à la Restauration. Le peuple est toujours resté plus ou moins austère, enclin aux préoccupations religieuses et morales, parfois grossièrement sensuel, mais peu porté à goûter les plaisirs et les amusemens. Les accusations d'immoralité que portent les historiens contre la Restauration s'adressent à la cour, aux gens du monde. Le peuple et la bourgeoisie restent graves et sérieux et considèrent avec réprobation la conduite de leurs chefs. Leur auteur préféré est encore Bunyan, qui écrit dans sa prison ; ils goûtent aussi les œuvres de Foxe et de Baxter ; les comédies licencieuses d'un Wycherley et d'un Congreve, les polissonneries d'un Rochester ne sont pas faites pour eux, mais pour le roi et ses maîtresses, pour la société élégante et corrompue que décrit Hamilton. Or Charles II fut élevé à l'étranger ; lui et ses courtisans tâchent d'imiter la cour de son cousin de France ; à l'exception de Charles lui-même, homme d'esprit et d'ailleurs à moitié français, ils y réussissent assez mal. Ils n'ont pas cette grâce et cette légèreté, qui plus tard en France, sous la Régence, « en enlevant au vice toute sa grossièreté lui fit perdre, dit Edmond Burke, la moitié de sa laideur. » Au contraire, le libertinage, chez ces hommes d'un naturel grave, devient de la débauche. Ce serait un paradoxe de vouloir à tout prix trouver du puritanisme chez ces roués ; peut-être ne serait-il pourtant pas tout à fait inexact de voir dans l'exagération même de leurs dérèglemens la déviation de l'instinct puritain. S'ils se précipitent ainsi avec frénésie dans le plaisir, c'est qu'au fond, ils en ont un peu peur ; du moment qu'ils se damnent, autant le faire pleinement ; aussi rejettent-ils non seulement les freins religieux et moraux qui modèrent les passions, mais ils se débarrassent de ceux que leur opposent le bon goût et même la décence. Ils n'ont pas ce sentiment de la mesure qui rend l'esprit français si harmonieux. C'est qu'ils ne sont pas artistes, pas plus dans leur vie que dans leur œuvre. On le constate dans leur art, et dans leur littérature. Nul milieu pour eux entre Calvin et Rabelais, et parfois le même homme passe de l'un à l'autre. Aussi quelques-uns de ces voluptueux de la Restauration finissent-ils dans la dévotion, par exemple Rochester, un des pires, ivrogne, débauché, auteur d'ouvrages libertins, qui mourut dévot à trente-trois ans. Je veux bien que la fatigue du débauché y soit pour beaucoup ; mais il y a là un fond de préoccupations religieuses qui est essentiellement anglais, et tient même du puritanisme. Aussi cette légèreté dans les mœurs, cette littérature scabreuse, ne durèrent-elles pas. Elles étaient contraires au génie de la nation : réaction violente contre une compression exagérément sévère, importation de l'étranger, elles n'eurent pas d'influence sur les couches profondes de la race.

Le puritanisme ne cesse pas d'exister sous la Restauration ; persécuté, il prend de nouvelles forces, et se développe assez librement après la Révolution de 1688. Vers le milieu du XVIIIe siècle, un mouvement religieux se dessine avec force chez le peuple. Enflammées par les vigoureux sermons de Wesley, des milliers de personnes se convertissent et vont ensuite, elles aussi, prêcher les mêmes doctrines. C'est un « réveil » assez analogue à celui qui s'est produit récemment dans le pays de Galles, mais beaucoup plus important. Les mêmes phénomènes accompagnent ces conversions ; le pays tout entier est secoué par cette prédication simple, éloquente et surtout morale, et l'Église anglicane elle-même est portée par rivalité à plus de zèle. Désormais la religion jouera un rôle de plus en plus grand dans la vie de la nation ; la morale qui en découle, et qui est naturelle au tempérament de la race, va s'imposer de plus en plus rigoureusement jusqu'à embrasser la vie tout entière. Celle-ci s'en trouvera rétrécie, appauvrie : on pourrait croire à une maladie nationale, les puritains, les sectes dissidentes de toute sorte, en offrent les symptômes ; même l'anglicanisme s'en trouve infecté, et, chose étrange, elle se faufile jusque chez les catholiques et les libres penseurs.

VI

L'HÉDONÉPHOBIE a de nos jours les mêmes caractères qu'au XVIIe siècle, mais fixés, précisés, moins exagérés sans doute, et si bien passés à l'état de loi, d'habitude même, qu'ils ne suscitent plus guère de révolte. À part de rares exceptions, la nation anglaise est puritaine, – les uns volontairement, et parfois avec fanatisme, les autres inconsciemment, et quelquefois pour ainsi dire contre leur gré. Car cette haine, ou plutôt cette crainte du plaisir, cette méfiance à l'égard de la jouissance et de la beauté a été si bien imposée, dès l'enfance, depuis des générations, qu'il est rare qu'on y échappe tout à fait. Le tempérament même y dispose ; l'éducation, la tradition et les coutumes font le reste : aussi, à part quelques révoltés violens, qui poussent en général leurs théories jusqu'à l'excès contraire, l'hédonéphobie, à des degrés différens, est un fait presque général.

Sa manifestation la plus connue en Angleterre est le repos dominical. Le dimanche n'a rien d'un jour de fête, d'un jour joyeux que ceux qui travaillent peuvent passer en famille. Pour les gens pieux, c'est le véritable sabbat des juifs, – pour les autres, un jour de morne ennui. Que l'on passe un dimanche en Angleterre et l'on constatera que le « jour du seigneur » n'est guère moins triste au XXe siècle qu'il ne l'était au XVIIe. À Londres on ne reçoit pas de lettres ; en province il y a une seule distribution. Les journaux quotidiens ne paraissent pas ; on peut se procurer de rares feuilles hebdomadaires. Les magasins sont fermés ; on n'a même pas de pain frais, et c'est à peine si l'on trouve un restaurant ouvert. Les buffets dans les gares ouvrent après l'heure des offices religieux, mais on vous demande votre billet avant de vous servir quoi que ce soit, les véritables voyageurs y ayant seuls droit ce jour-là. Même les heures des trains sont changées. Bien entendu, tous les théâtres font relâche : toutefois, depuis quelques années, on permet certains concerts, et un ou deux musées sont ouverts au public. Tout le monde a congé, et tout le monde s'ennuie. Le peuple n'a d'autre ressource que d'aller à l'église ou au cabaret. Les ouvriers se promènent sans doute, ils s'en vont même quelquefois en famille à la campagne ; mais rien ne rappelle la bonne gaieté, le repos agréable du dimanche parisien. On s'ennuie consciencieusement, et on a si bien l'habitude de le faire que les autres jours de fête prennent un peu, par analogie, l'aspect du dimanche. De plus, cet état d'esprit ne se rencontre pas seulement dans le peuple ; la bourgeoisie, les gens instruits et cultivés se soumettent aussi à la superstition du dimanche. Beaucoup de personnes trouvent immoral de jouer au tennis ou de faire de la bicyclette ce jour-là ; on défend aux enfans de travailler ou de s'amuser ; l'ouvrage à l'aiguille est interdit. Quelle conception d'un jour de fête ! Et ce n'est pas qu'on soit plus pieux en pays protestant qu'ailleurs ; on n'a qu'à comparer les catholiques en Angleterre et les catholiques en France : à piété égale, on constate à peu près la même différence dans leur façon de passer le dimanche, qu'entre celle de tout autre Anglais et de tout autre Français. En Écosse, c'est encore pis ; il suffira de citer à titre d'exemple certain roman très connu où une jeune fille élevée en France est sévèrement réprimandée et traitée d'âme perdue pour avoir joué du piano le dimanche !

---

[3] William Lecky, *History of Rationalism.*

Tout le XIXe siècle est marqué de cette manie de l'observation du dimanche, et l'on commence à peine à la secouer aujourd'hui. « Vers 1835, il y eut une forte recrudescence de sabbatisme. Les séances et les dîners du Conseil des ministres n'eurent plus lieu le dimanche, et on cessa en même temps d'avoir d'autres réunions ou réceptions ce jour-là. Quand les chemins de fer devinrent plus nombreux, on chercha à empêcher les gens de voyager le dimanche, ou tout au moins à ne pas laisser circuler les wagons de troisième classe. Rœbuck aurait voulu voir fermer les cercles, Hyde Park et le Jardin zoologique, et s'efforça en vain de faire mettre à l'amende les évêques et le clergé qui se rendaient à l'église en voiture. Et plus tard, Palmerston fut obligé de faire droit à la demande de l'archevêque de Canterbury que, par égard pour l'opinion publique, on ne permît plus à la musique militaire de se faire entendre le dimanche dans Kensington Gardens et ailleurs[4]. »

L'exemple le plus féroce de sabbatisme se trouve dans un sermon prêché peu de temps après l'horrible catastrophe du pont sur la Tay. Le pont du chemin de fer passant à l'embouchure du fleuve se rompit et le train, précipité dans le vide, fut englouti avec tous les voyageurs. Ce malheur eut lieu un dimanche : aussi certain prédicateur ne manqua-t-il pas de démontrer à ses auditeurs que c'était bien un châtiment du ciel pour ceux qui, profanant le « jour du seigneur, » voyageaient ce jour-là pour leur plaisir ou pour leurs affaires.

Cette manifestation de l'esprit puritain est celle qu'un étranger remarque tout d'abord ; mais la vie tout entière subit l'influence du puritanisme. La famille et l'État, la vie individuelle et la vie sociale, sont encore aujourd'hui plus ou moins constitués sur les anciennes bases puritaines. Il en résulte sans doute une certaine vigueur, une certaine énergie chez l'individu ; il a peut-être en général plus d'initiative que chez les races latines, mais la vie intellectuelle s'en trouve amoindrie, les instincts artistiques appauvris. La volonté se roidit, la conscience s'examine, elle pèse tout, et l'action suit sans passion, sans impulsion. Parfois, certes, ce puritanisme moral forge des consciences d'une délicatesse exquise, des êtres sévères pour eux, indulgens pour les autres, bien équilibrés, sans dureté et sans égoïsme, à qui l'on ne pourrait guère reprocher que trop de détachement des affections humaines et des choses de ce monde. Mais le plus souvent, de ce sentiment moral très fort avec un sentiment esthétique plutôt faible, résulte une moralité assez terre à terre. Une pareille morale, utilitaire sans être épicurienne, donne naissance à des qualités plus solides qu'aimables, à des vertus de bon citoyen et d'estimable bourgeois ; elle produit plus d'honnêteté que d'héroïsme. Évidemment, il y a de brillantes exceptions, et les caractères varient même d'une province à l'autre. Que de fois l'on rencontre de la méfiance à l'égard des agréables habitans du Devonshire, tandis qu'on entend soutenir que la rudesse de la population du nord de l'Angleterre doit cacher des vertus « sérieuses ! » Certaines personnes se sentent presque offensées si on les traite d'aimables ! Cela se remarque, on ne saurait trop le répéter, jusque chez des personnes qui seraient fort étonnées de s'entendre qualifier de puritaines. Car il importe encore une fois de distinguer bien nettement le puritanisme moral du puritanisme religieux. Celui-ci, confiné aux sectes dissidentes et à une certaine section de l'Église anglicane, est relativement limité, l'autre non : affaire de tempérament plutôt que de croyance, produit de l'hérédité et de l'éducation, il déborde de toutes parts les doctrines religieuses dont il semble dépendre, et c'est ce qui en fait l'importance et l'intérêt. Ce puritanisme se rencontre là où l'on s'y attend le moins, chez des savans tels que Newton et Faraday, chez des artistes, et l'on sent même quelque chose de puritain, un mépris pour les plaisirs des sens, jusque chez cet adorateur de la beauté, le critique d'art que fut Ruskin.

Dans le domaine de l'art, aussi bien chez le public que chez les artistes, l'influence de l'hédonéphobie puritaine est curieuse et intéressante à observer. La nation anglaise n'est pas artiste, elle a peu le sentiment de la beauté. Voyez les couleurs criardes, les vêtemens disgracieux, qui font la joie du peuple ; le sens de l'harmonie et de la beauté lui manque depuis des siècles que ses prédicateurs condamnent le désir de plaire comme un péché. « L'art pour l'art » est presque inconnu en Angleterre ; il faut qu'il serve à un but quelconque, qu'il enseigne ou signifie quelque chose. Si Kant a raison de définir le beau « ce qui plaît universellement et sans concept, » et d'appeler la beauté « une finalité sans fin, » il faut avouer que les Anglais goûtent médiocrement le beau. Ce n'est pas à dire qu'il y ait moins d'artistes, – peintres, sculpteurs ou musiciens, – qu'ailleurs ; qu'il y ait moins de concerts, d'expositions artistiques, de musées ; l'Anglais ne se croit nullement dépourvu de sens esthétique et ne l'est certes pas toujours ; des peintres tels que Reynolds, Gainsborough, Turner, suffiraient à le prouver. Mais c'est l'attitude générale de la nation à l'égard de ces choses qu'il faut remarquer. Observez un Anglais qui regarde un tableau dans un musée : l'harmonie de la composition, l'éclat ou la sobriété des couleurs, l'habileté de la facture le frapperont peu, ou du moins ne le frapperont pas en premier lieu. Ce qui l'intéresse, c'est le sujet, et si ce sujet lui plaît, pour des raisons intellectuelles ou sentimentales, il jugera l'œuvre belle ; si elle comporte un enseignement, une leçon de morale, il en sera doublement enchanté. Il n'apprécie pas « sans concept ; » le besoin intellectuel et surtout le besoin moral est beaucoup plus fort chez lui que l'instinct artistique, sensuel, de la beauté. Il croirait même indigne de lui d'admirer une œuvre uniquement parce qu'elle plaît à ses yeux : ce serait se laisser dominer par ses sens ; il faut qu'il la juge d'abord selon sa mentalité et son éthique pour l'approuver ou la désapprouver, plutôt que pour l'admirer et la goûter. Qu'est-ce ici encore, sinon de l'hédonéphobie, la condamnation du plaisir pour lui-même, l'interdiction aux yeux de jouir sans l'assentiment de la conscience, même là où celle-ci n'a que faire, le reproche fait à la beauté de n'être que belle ? Voilà pour les spectateurs. La mentalité du peintre n'est souvent pas fort différente. De Hogarth à Watts, à l'exception forcément des portraitistes et des paysagistes qui sont peut-être pour cela les meilleurs artistes anglais, tous ont la même préoccupation d'intéresser et d'édifier. En Angleterre, on prêche jusque dans un tableau, et l'on entend parfois dire que « la vue d'une belle œuvre fait autant de bien qu'un bon sermon ». On ne dit pas : « Je suis heureux, je me sens ému, à la vue de tant de beauté »' mais : « Je me sens meilleur ». C'est que de l'œuvre d'art, comme de la parole du prédicateur, on veut retirer une leçon de morale. Et, chose curieuse, le peintre ne demande pas mieux que de la donner ! Il sacrifie volontiers l'exécution à l'inspiration, la forme au fond, et cherche bien plutôt à prouver sa thèse qu'à plaire aux yeux. Un tel art, si moral, est forcément timide, et si la pudeur anglaise ne va pas encore jusqu'à mettre des caleçons aux statues comme on l'a fait en Amérique, du moins s'alarme-t-elle très vite. Il s'agirait pourtant de distinguer, et de voir, à côté de la pruderie ridicule qui voudrait bannir de l'art et de la littérature toute description fidèle et réaliste de la vie, et surtout de l'amour, l'admirable décence qui règne dans les habitudes, et tâche de faire oublier l'existence des fonctions vitales sans beauté. Sous sa double forme cette pudeur est sans doute issue du puritanisme, si l'on entend ce mot dans son sens le plus large, l'Anglais ayant rarement cette joie de vivre qui permet au Latin de se complaire à toutes les manifestations de la vie, même les plus basses, et à laquelle on doit tout ce qui dépare l'œuvre géniale de Rabelais. Mais on ne saurait nier que cette pruderie ne soit quelquefois un peu ridicule dans les jugemens qu'elle inspire, surtout lorsqu'elle s'applique à la littérature.

Cependant les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise sont assez peu empreints de puritanisme. Chaucer, Shakespeare, Swift, Byron n'en ont été nullement influencés, et ce dernier s'est même révolté violemment contre lui. Il y aurait là de quoi surprendre, si, comme on le dit quelquefois, la littérature était l'expression de la mentalité d'une nation ; mais il est plus vrai de dire que, jusqu'au siècle dernier, elle a surtout exprimé la mentalité d'une élite. Or, l'élite intellectuelle, de même que l'aristocratie de naissance, a toujours plus ou moins échappé au puritanisme, qui caractérise surtout le peuple : les idées puritaines, essentiellement étroites, conviennent aux personnes sans instruction, en leur permettant de condamner les plaisirs qu'elles envient. Aussi dans la littérature classique anglaise ne voit-on guère que Bunyan et Milton qui soient puritains déclarés. Mais aujourd'hui tout le monde lit, tout le monde veut écrire, et la littérature, ou plutôt les écrits, – car ce n'est souvent pas de la littérature, – est devenue surtout bourgeoise et populaire. Nous en trouvons un premier exemple dans le roman dès le XVIIIe siècle. Comparez Fielding et Richardson, ces deux contemporains et rivaux, l'un homme du monde, l'autre petit libraire, l'un aimant la vie, la décrivant dans toute sa complexité, avec un réalisme qui ne craint pas les crudités d'expression, et restant cependant toujours un parfait gentilhomme ; l'autre, raisonneur et larmoyant, se guindant pour décrire de grands sentimens, et donner l'impression d'une noblesse qu'il n'a pas. Les héroïnes de Richardson parlent tant de leur vertu qu'on douterait volontiers de leur honnêteté ; elles sont vertueuses à la manière puritaine, par réflexion, par principe, et non par instinct ; et son homme du monde accompli, *sir* Charles Grandisson, n'est qu'un pédant insupportable.

Cependant au XVIIIe siècle les puritains eux-mêmes représentent encore la vie telle qu'elle est, sans en excepter l'amour, et c'est ce que le XIXe siècle n'osera plus guère. Même chez les écrivains qui s'en croient le plus détachés, le puritanisme perce presque constamment. Thackeray n'est pas toujours le satirique qu'il se croit, il n'est souvent qu'un prédicateur, et quoiqu'il ait plus de hardiesse que la plupart de ses confrères, il n'est pas exempt de puritanisme. George Eliot, qui méprisa pourtant les conventions dans sa vie, n'en subit pas moins l'influence de la morale puritaine : voyez sa dureté à l'égard de la coquetterie dans Adam Bede, sa sévérité pour la passion dans *The Mill on the Floss.* Mais ces romans sont encore hardis, comparés à ceux qui leur ont succédé.

L'idée courante en Angleterre semble être que la littérature doit s'adresser à la jeunesse. On croit qu'un livre qui ne peut être mis entre toutes les mains est nécessairement un mauvais livre, qu'un roman qui n'est pas pour les jeunes filles ne doit pas être lu par une honnête femme, ni même par son mari, son père ou son frère. Cela tient peut-être en partie au mépris puritain pour l'art et pour la littérature ; un roman n'est qu'un divertissement et ne saurait intéresser une femme raisonnable ni un homme sérieux. Mais cela tient aussi et surtout à la pruderie dont nous venons de parler. On entend souvent dire : « C'est un mauvais livre, je ne le donnerais jamais à ma fille », et ce point de vue est tout à fait général. Les auteurs, sauf quelques rares esprits indépendans, tiennent donc compte de ce préjugé, les uns volontairement pour plaire à leur public, les autres instinctivement par puritanisme inconscient. Seuls, les genres littéraires qui touchent peu à la psychologie humaine peuvent exceller, et dans la poésie lyrique, le roman et le drame, on ne peut aborder avec succès que des sujets où il ne soit pas question d'amour.

C'est pourquoi les nouvelles, les récits de voyages ou d'expéditions militaires sont souvent bien faits. Pourtant, de quelque pays et de quelque race que l'on soit, c'est toujours l'amour qui intéresse et émeut le plus généralement. Donc, en Angleterre, comme partout ailleurs, les romans sont en général des histoires d'amour. Mais quel amour ! Jamais la passion, l'amour véritable, avec tous les tourmens du cœur et des sens, mais la sentimentalité fade et niaise de très jeunes fiancés, l'amour de tête qui n'a d'autre fondement que l'imagination. De tels romans ont pour sujet le moment des fiançailles ; le mariage une fois célébré, la pudeur tire un voile sur l'amour conjugal. Et, à ce sujet, il est curieux de constater qu'en Angleterre, quoique les jeunes filles aient beaucoup plus de liberté et soient beaucoup moins ignorantes de la vie qu'en France, beaucoup de femmes d'un certain âge conservent dans le mariage une candeur toute virginale. Cela tient sans doute à la pudeur exagérée qui vient du puritanisme, et aussi à un tempérament fait plutôt pour la tendresse que pour la passion.

L'amour vrai, sérieusement dépeint, est banni par les romanciers anglais, si bien qu'en français le nom de « roman anglais » est devenu synonyme de roman pour les jeunes filles. Il est évident que, dans une pareille littérature, il n'y a pas de place pour l'amour coupable, et si par exception il est question d'adultère cela est le plus souvent conté en termes voilés. Bien entendu, il n'est guère question ici que de la moyenne des écrivains, des romanciers généralement aimés du public, et qui sont le plus lus. Même l'œuvre d'aussi bons écrivains que Stevenson, Marion Crawford, Seton Merriman, procède de ce point de vue. Il faut ajouter que les meilleurs auteurs échappent encore parfois aujourd'hui, comme ils l'ont toujours fait, au puritanisme. Un Hardy, un Meredith, même un Hichens n'en sont guère infectés, mais ils sont rares et ne sont pas les plus aimés du public. Et si nous quittons le roman pour considérer la poésie, nous constatons encore la même chose. Le grand Swinburne, mort récemment, qui maniait superbement des vers d'une si magnifique sonorité, mit longtemps pour faire reconnaître son génie. Lui, et quelques autres poètes se virent anathématiser et traiter avec horreur d'« école charnelle », et beaucoup de gens se rappellent sans doute l'indignation générale que suscita le poème de Rossetti intitulé : « Sommeil nuptial ».

Cependant le puritanisme amène toujours une réaction, et à côté des grands auteurs qui y échappent, il y a des écrivains médiocres qui se piquent d'être eux aussi très forts et très réalistes. Ils sont pourtant négligeables, leur révolte étant par trop violente et allant presque jusqu'à la pornographie, de sorte que leur œuvre n'est plus du domaine de l'art.

Tout ce qui a été dit du roman pourrait se répéter au sujet du théâtre, dont on exige qu'il soit moral et ne donne que des pièces pour les familles. Ce n'est guère qu'à cette condition qu'il est toléré, ou du moins qu'il l'a été jusqu'à ces dernières années. Il y a encore aujourd'hui bon nombre de familles qui considéreraient comme un péché d'aller au spectacle, et dont la disposition d'esprit n'est pas bien différente de celle du prédicateur presbytérien Samuel Miller, de New York, qui, en 1812, après l'incendie du théâtre de Richmond, où périrent une soixantaine de personnes, démontra que c'était là une juste punition de leur péché. « Assister pour son plaisir à une représentation théâtrale est une perte de temps criminelle, » et il ajouta que plus un divertissement est attrayant et paraît innocent, plus il est dangereux.

Les pièces de théâtre, de même que les romans, n'osent généralement pas toucher aux grands problèmes de la vie, et en éliminent surtout la passion vraie, qu'elles remplacent par de la sentimentalité. On a pu en juger à Paris, où l'on a donné, il y a quelques années, une pièce qui avait eu un très grand succès à Londres. Des Parisiens qui l'ont vue disaient qu'ils ne comprenaient pas que des hommes et des femmes pussent écouter avec patience des enfantillages pareils, bons tout au plus pour de petites pensionnaires. Car le puritanisme est là qui veille à la morale. Il vaut mieux ne pas se distraire, ne pas s'amuser ; mais si on le fait, que ce soit innocemment, que rien n'enflamme l'imagination en lui parlant d'amour. On s'inquiète même de la vertu des actrices, certaines personnes à tendances puritaines ne pouvant goûter une comédie à moins d'être sûres que le rôle principal soit tenu par une honnête femme !

Avec le théâtre, il y a aujourd'hui encore bien des amusemens interdits par les puritains sévères. Quelques-uns interdisent la danse, d'autres condamnent les jeux de cartes, à tel point que certains libres penseurs, élevés dans un milieu puritain, affirment ressentir un véritable malaise, une horreur instinctive si forte à la vue des cartes, qu'il leur serait impossible d'y jouer.

On dit cependant que dans ces dernières années une réaction contre le puritanisme se dessine. D'après la statistique, le nombre des théâtres et « *music-halls* », et le nombre des personnes qui les fréquentent, ont beaucoup augmenté depuis quelque temps. Le peuple surtout pense davantage à s'amuser, et si ses divertissemens out un caractère fort peu esthétique, *foot-ball* et *cricket matches* par exemple, ils n'en prouvent pas moins une recherche du plaisir. Il est donc possible que l'hédonéphobie diminue, du moins dans sa forme la plus apparente, en tant que haine de tout plaisir ; elle est toutefois loin de disparaître, et se manifeste seulement d'une façon plus subtile. Le puritanisme anglais changera peut-être de forme ou s'appliquera à des objets nouveaux ; mais il tient à la race, et il y a lieu de croire qu'un caractère fixé depuis plusieurs siècles se maintiendra encore longtemps.

---

[4] *Social England,* par H. D. Traill D. C. L. et J. S. Mann M. A.

La Haine du plaisir dans le puritanisme anglais,
essai de Leonora C. Herbert
(traductrice de l'anglais – XIXe siècle-XXe siècle),
est paru dans la *Revue des deux mondes,*
6e période, à Paris, en 1911

ISBN : 978-2-89816-654-9
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1 655e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org